

Henri Guillemin

**Les écrivains français
et la Pologne**

Conférence (1945)

Postface de Jean-Marc Carité

utovie / h.g.

Sous la direction de Jean-Marc Carité
les éditions d'utovie rééditent
dans la collection HG
les œuvres complètes de
Henri Guillemin

pour être tenu informé de ce programme
il suffit d'envoyer vos prénom, nom et adresse aux
(par courrier)
Editions d'Utovie
Diffusion Différente
40320 BATS (France)
(par email)
utovie@wanadoo.fr

catalogue consultable
(avec achat sécurisé en ligne) sur
www.utovie.com

La numérisation du fonds Utovie
reçoit le soutien de la région Nouvelle Aquitaine
et de la DRAC Nouvelle Aquitaine

Toute reproduction partielle ou non de la présente publication
est interdite sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie
C.F.F.C. 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris

Numérisé en octobre 2023
par et pour Les Editions d'Utovie
40320 Bats (France)
www.utovie.com

© Utovie / Diffusion Différente, 2023

ISBN 978-2-86819-948-5 Dépôt légal 10/2023

Henri Guillemin

**Les écrivains français
et la Pologne**

Conférence (1945)

Postface de Jean-Marc Carité

éditions d'utovie

Ce texte parut à l'origine aux Editions du Milieu du Monde (Genève)
en 1945, avec un tirage limité à 540 ex.

Il n'y en eut pas d'autre.

Il était resté oublié jusqu'à aujourd'hui.

**Un grand merci à Jonathan Wenger
pour nous avoir permis de le retrouver.**

AVANT-PROPOS

Voici le texte de la conférence que j'ai donnée, aux mois de mars et d'avril 1945, dans plusieurs villes de Suisse, au profit du Comité suisse d'aide médicale à la Pologne.

J'avais prononcé cette conférence sans la rédiger autrement que sous forme de canevas et de références.

Je l'ai donc écrite à présent, m'efforçant de lui conserver son caractère oral et d'être fidèle aux paroles mêmes qui étaient les miennes. Néanmoins le style parlé et le style écrit appartiennent à des genres littéraires extrêmement différents, et je n'oublie pas non plus le très pertinent conseil de Sainte-Beuve : « Il faut écrire le plus possible comme on parle, et ne pas trop parler comme on écrit ».

H. G.

Quand le *Comité suisse d'aide médicale à la Pologne* m'a demandé de m'associer à son effort de solidarité humaine, j'ai cherché quel sujet traiter qui fût dans le cadre de ce qu'un professeur, un critique littéraire, peut entreprendre. Et il m'a semblé que ce qu'il y avait de plus intéressant peut-être, pour moi Français, c'était d'essayer de comprendre pourquoi, entre la France et la Pologne, existe depuis plus d'un siècle une espèce d'amitié préférentielle, quelque chose comme un secret, un profond pacte.

*

* *

Quand nous pensons à la Pologne, des noms viennent aussitôt à notre esprit, et tout d'abord peut-être celui de Mickiewicz, à cause de son *Livre des Pèlerins polonais* que traduisit Montalembert — et vous vous rappelez que ce fut cette traduction qui donna à Lamennais l'idée de ses *Paroles d'un croyant*. Nous évoquons cette statue que dressa Bourdelle, place de l'Alma, en 1929. Nous nous souvenons que Mickiewicz enseigna pendant quatre ans (1840-1844) dans notre Collège de France. Nous entendons aussi cette clameur que poussa La Fayette, en pleine Chambre des députés — c'était le 11 septembre 1831 : « La France, oui, toute la France est polonaise ! » Et le dernier discours que prononça le vieux La Fayette, 3 janvier 1834 (il devait

mourir en mai), c'est à la Pologne encore qu'il fut consacré.

Notre histoire nous dit que le peuple de Paris, au XIX^e siècle, était comme sensibilisé sur cette question polonaise, et que les gouvernements le savaient, et qu'ils ne devaient pas plaisanter avec cela. On lit dans le *Journal* de Fontaney ces notes prises en septembre 1831, tandis que Paris « bougeait », après l'écrasement de Varsovie : la troupe en armes, ces charges de cavalerie sur les boulevards. En 1848, de même, le 15 mai, lorsque parviennent à Paris les désastreuses nouvelles de Posen, la foule s'assemble place de la Bastille ; il y a là des étudiants, des ouvriers, des femmes aussi, des jeunes filles, des Polonais qui ont revêtu leurs costumes nationaux, et c'est une marée vivante qui monte vers l'Assemblée.

L'histoire littéraire dédaigne ce qu'on nomme la littérature populaire ; et sans doute il n'y a guère là, le plus souvent, que médiocrités, pauvres choses maladroitement ; mais rien de plus précieux cependant que ces chansons, ces vers de circonstance, pour nous permettre de retrouver, comme on dit, le « climat » d'une époque. Or il y a, dans les années 1830-1848 en particulier, toute une vaste littérature populaire, tant parisienne que provinciale, sur le thème de la Pologne : vers d'inconnus, témoignages naïfs, risibles ou poignants, qui attestent une ferveur nationale. A côté de ces *parvuli*, de plus notables personnages : Béranger, qui lance sa chanson : *Hâtons-nous !* Casimir Delavigne, avec sa *Varsoviennne* devenue fameuse ; Barthélemy, l'extraordinaire fabricant d'alexandrins, l'homme de la *Némésis*, trouve, en septembre 1831, une de ses meilleures inspirations dans le drame qui vient de s'achever en Pologne ; et Népomucène Lemerrier, infortuné bonhomme compromis devant la pos-

térité par son prénom (et pourtant il fut, sous l'Empire, un des rares écrivains *debout*), cinquante-quatre vers, qui ne sont pas négligeables, partent de sa main en hommage à l'héroïsme des insurgés de Varsovie.

Voici encore l'album de Forster, *La Vieille Pologne*, où les chants de Niemcewicz sont transposés et adaptés par des gens qui n'étaient pas les premiers venus : Emile Deschamps, Théophile Gautier, Marceline Desbordes-Valmore, Nerval. Balzac aura pour la Pologne des raisons d'enthousiasme qui ne tenaient pas toutes à la noblesse seulement d'une cause dont il entendait avec émotion Mickiewicz parler devant lui. Pierre Dupont qu'admirait Baudelaire compose sa *Sibérienne vengeresse* ; autour de Flaubert, c'est son ami Le Poittevin qui, en 1836, écrit une *Ode à la Pologne*, puis Louise Colet elle-même publiant en 1846 son *Chant des Vaincus* ; Flaubert, hélas ! ses allusions à la Pologne (dans *Bovary*, dans *Un Cœur simple*, et dans *Bouvard et Pécuchet*) sont ironiques à demi ; un homme las, qui est « revenu » de bien des choses ; la ferveur polonaise en lui fait partie d'un univers mort — ou du moins traité comme tel. Flaubert se décourage ; mais pas Hugo, pas George Sand, pas Michelet !

Il y a, déclare Edouard Krakowski, « un crédit d'espoir obstiné, illimité » ouvert par la Pologne à la France. Et c'est Michelet qui parle, entre Français et Polonais, d'une « amitié plus forte que le destin ». Ô Pologne ! dit-il, « France du Nord ! »

*

* *

Tâchons de comprendre. Qu'y a-t-il donc entre nous ? D'où vient cette confiance, cette espèce de tendresse virile, cette mystérieuse communauté ?

Le mieux, pour tâcher d'y voir clair, c'est de jeter un regard — rapidement bien sûr, mais avec le plus de lucidité possible — sur l'histoire de la Pologne, en elle-même d'abord, puis dans ses rapports temporels et spirituels avec la France.

Une erreur courante — et que relève très justement M. Halecki dans son livre sur *La Pologne* — est de prendre la Pologne pour un Etat jeune, assez récent. Beaucoup de Français se l'imaginent. Cette erreur même a pour nous son prix : elle nous montre que c'est à partir d'une certaine date, à partir d'un certain fait que la Pologne, ignorée des Français, s'est mise à exister soudain dans leur pensée et dans leur cœur.

En fait la Pologne a derrière elle quelque mille ans d'histoire. Cela commence vers le milieu du X^e siècle ; un groupe slave s'est établi, dès le VI^e siècle, dans la région de la Vistule et de l'Oder ; et, vers 963, son chef, le roi Mieszko, ayant épousé une Tchèque chrétienne, se fait lui-même chrétien. Mieszko est le Clovis des Polonais. À cause de lui, dans cette Europe de l'Est, un vaste groupe slave rejoint la religion du Christ.

Pas de frontières « naturelles » autour de ce peuple ; je dis « frontières naturelles » selon l'usage ; mais ce n'est pas en Suisse qu'il est besoin d'insister sur le caractère trompeur de ce terme dès qu'on veut lui donner une valeur absolue, dès qu'on prétend y inclure un commandement géographique. Une nation peut être parfaitement et magni-

fiquement une nation sans que ses limites se confondent avec un contour défini de lignes d'eau ou de lignes de faîtes. C'est vrai, pas de barrières concrètes au tour de ces Slaves chrétiens ; ni ceinture de fleuves ni rempart de montagnes. Une plaine ; l'initiation, déjà, à la steppe. Et donc, c'est vrai aussi, une permanente menace ; l'éternel danger des convoitises ambiantes. Dès le XIII^e siècle, la menace de l'Ouest, le germanisme, les avidités sauvages de ces « chevaliers teutoniques » qui masquaient de prétextes évangéliques leur voracité du bien d'autrui, leurs exigences d'espace vital ; puis, à partir du XV^e siècle, la Moscovie, à son tour durcie et puissante, qui viendra ajouter à la menace de l'Ouest, la menace de l'Est.

Cependant la Pologne se développe. L'Académie de Cracovie — d'où sortira un Copernic — est fondée en 1364 ; au XV^e siècle, une Pologne étincelante de culture ; c'est « l'âge d'or » ; pensons à ce Kochanowski qui vint à Paris, connu Ronsard, se lia d'amitié avec lui, mais résiste au néo-paganisme de la Renaissance ; il boit, lui, à la grande source ; il donnera, en 1578, sa magnifique traduction des Psaumes. Au XVII^e siècle, l'art architectural polonais a son style propre, qui s'apparente au baroque — ce qui d'ailleurs le sauve de notre style Louis XIV, dit « classique », le style rectiligne, pompeux, symétrique des Perrault et des Mansard.

C'est aussi au XVII^e siècle, exactement le 12 septembre 1683, que la Pologne de Jean Sobieski arrête, d'un coup, l'invasion musulmane. Nous n'y songeons plus ; nous ne le savons même pas. Et pourtant ! L'Europe, tout ce que nous sommes, Suisses, Français, c'est cela que Jean Sobieski et ses hommes ont sauvé ; « gardiens héroïques »,

dit Michelet. Et, le 19 mars 1846, Hugo, à la Chambre des pairs : « La Pologne a eu Sobieski comme la Grèce a eu Léonidas. » La plaine Pologne s'était faite subitement falaise ; et sur cette muraille de poitrines la vague turque se rompit.¹

Mais voici, dès la mort de Jean Sobieski, en 1696, les années funestes qui s'inaugurent. Difficile d'assigner en quelques mots la cause, les causes précises, de ce déclin. Néanmoins la responsabilité la plus lourde semble bien porter sur la noblesse ; je ne dis pas tous les nobles, en corps ; beaucoup d'entre eux étaient si pauvres qu'ils n'avaient pour tout bien que leur nom et leur épée ; mais je dis les grands possesseurs du sol. Ce que Louis XI avait su faire en France, réduire, plier ces dévorateurs, la monarchie polonaise n'y parvint pas ; elle eut le dessous, et les grands possédants furent les maîtres. En vain un religieux, le père Skarga, avec cette sorte d'éloquence qui n'est que la passion de la vérité, dénonce leurs exactions, s'efforce de leur faire honte. Skarga perd sa peine. Voix dans le désert.

C'est la noblesse, toute puissante, qui a fait de la Pologne cette « République » (c'était, vous le savez, le nom officiel du régime: une « république royale ») qui permit à tant de gens un jeu de mots commode, un trompe-l'œil utile. Il était devenu banal de parler de l'« anarchie polonaise » ; un ouvrage même, en quatre volumes, honnête, consciencieux, de Rulhière, écrit à la fin du XVIII^e siècle, s'intitule littéralement : *Histoire de l'Anarchie polonaise* ; Montesquieu dans ses *Lettres persanes* (CXXXI) avait gémé sur cette Pologne « qui use si mal de sa liberté ». La

1. Et déjà, en 1241, le Polonais Henri le Pieux avait, avec ses chevaliers, barré la route au petit-fils de Gengis-Khan, Batou.

Pologne avait des assemblées, les diètes ; et l'on devine aisément les propos sur ce thème : malheureuse nation, vouée à sa perte ! Elle avait introduit dans son sein le poison de la République, la folie de la liberté !

J'entends bien que l'occasion est belle de placer un discours sur la nocivité de la démocratie ; par malheur l'Histoire interdit à tout homme loyal de voir autre chose dans la « république » de Pologne, après Sobieski, qu'un syndicat des possédants, dans la Diète autre chose que leur assemblée générale, dans la « liberté » polonaise autre chose que le bon plaisir des maîtres, la toute-puissance d'une classe (17% de la population). Rousseau résumera en cette phrase très simple l'état social de la Pologne au XVIII^e siècle : « Trois ordres : les nobles, qui sont tout ; les bourgeois, qui ne sont rien ; les paysans, qui sont moins que rien ».²

Les nobles riches de Pologne avaient deux ennemis : le peuple³ et le roi. Le peuple n'était pas dangereux ; ignorant, dominé, asservi, il obéit automatiquement. Le roi peut être redoutable : d'où la nécessité de le réduire à l'impuissance. On y parvient grâce au système de la monarchie élective (le roi, choisi par les nobles, sera leur créature), complété par celui des *Pacta conventa* c'est-à-dire des engagements préalables auxquels le candidat élu doit souscrire. Toute initiative est ôtée peu à peu aux souverains en matière de politique militaire, en matière fiscale surtout.

L'étranger s'est vite rendu compte des excellentes possibilités d'action qu'offrait un tel état de choses. L'élection du souverain se trouve, en fait, de plus en plus contrô-

2. *Considérations*, 1772, ch. VI.

3. Et l'on peut comprendre dans cette désignation la petite noblesse – 500 000 hommes environ – sur laquelle, à partir de la mort d'Etienne Batory, les rois de Pologne continuellement tentent de s'appuyer.

lée, dirigée, par la Prusse et par la Russie. La politique de l'ennemi consista, écrit Michelet, à créer en Pologne « une Pologne contre la Pologne », un parti de la trahison, qui, pour maintenir ses privilèges, fera le jeu des puissances étrangères, dissoudra la nation du dedans, et fournira des « collaborateurs » dévoués aux entreprises de destruction. Le triomphe le plus signalé de cette méthode fut l'élection au trône de Pologne de Stanislas-Auguste Poniatowski, l'ancien amant de Catherine II, toujours subjugué par elle.

Qu'on me permette ici la reproduction de deux documents qui prennent tout leur prix lorsqu'on ne les sépare pas plus dans l'espace qu'ils ne furent séparés dans le temps. Le 12 novembre 1763, l'évêque Lubinski dénonce publiquement la manœuvre russe qui se cache sous la candidature de Stanislas-Auguste. Catherine II réplique alors par la déclaration suivante :

Si jamais l'esprit de mensonge a pu inventer une calomnie vraiment parfaite, c'est lorsqu'on a audacieusement répandu le bruit que, dans notre dessein de soutenir l'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski, notre but est de mettre la Pologne sous notre domination.

Nous devrions passer sous silence et mépriser d'aussi abominables imputations. Mais afin que la vérité paraisse et que la pureté de nos intentions soit manifestée, nous déclarons de la façon la plus solennelle que nous sommes résolus à maintenir la Pologne dans son état actuel, respectant son indépendance et sa liberté, et que, bien plus, nous ne souffrirons jamais qu'elle éprouve aucun détriment, de la part de qui que ce soit.

Parallèlement, la même Catherine II envoie au comte Kayserling, son agent en Pologne, les instructions

que voici :

Vous emploierez tout l'argent que vous avez en mains, et, avec cela, les cent mille roubles que nous vous envoyons, à augmenter le nombre de nos amis en Pologne... Si notre candidat n'est pas élu, alors, sans aucune déclaration préalable, nous ordonnerons à nos troupes d'entrer en Pologne, et de détruire tout, par le fer et par le feu.

Stanislas-Auguste, naturellement, fut élu. Mais il y eut dans l'histoire de son règne quelque chose de pathétique. Cet homme n'avait pas l'âme d'un traître. Roi, il voulut tâcher de faire de son mieux ; il opéra des réformes ; il créa l'Ecole des Cadets de Varsovie ; cette bonne volonté tremblante lui valut des rappels à l'ordre de Catherine II elle-même, lui demandant en somme s'il oubliait pourquoi on l'avait mis à la place qu'il occupait. Telle lettre de lui, au baron de Breteuil, serait presque poignante : « Politique ! Politique ! gémit-il ; ce sont les profondeurs de Satan ! »

En 1767, Repnine, l'ambassadeur russe, fait arrêter en pleine Diète et déporter deux évêques polonais qui avaient osé protester au nom de leur patrie contre les ingérences étrangères.

Et voici le premier sursaut national : la Confédération de Bar, en Podolie ; une partie des nobles sous l'impulsion de l'évêque de Cracovie, Krasinski, de son frère Michel et des cinq Pulaski, décide de résister en constituant une opposition nationale. Les confédérés de Bar ont pris pour centre de ralliement le sanctuaire de Czenstochowa ; sur leurs drapeaux ils ont inscrit : « Pour Dieu et pour la liberté » ; ils lancent un appel à l'Europe (1768), prononcent la destitution de Stanislas-Auguste et tentent même, en vain, de s'emparer du souverain. La Prusse, la Russie, l'Autriche

alors se coalisent. Invasion de la Pologne, de toutes parts. Premier dépècement : 1772.

Quelques années se passent. Dans ce qui reste de la Pologne, la Diète se réunit, le « Grand Parlement », qui promulgue la Constitution du 3 mai 1791 où passe comme un reflet de la Révolution française : enfin la noblesse consent à ouvrir à d'autres qu'aux siens les cadres des fonctions publiques et l'enceinte même du Parlement.

Ces concessions spontanées, minimales cependant, paraissent excessives à certains qui feignent de voir des « jacobins » dans les partisans des réformes ; un groupe se constitue qui compte, une fois de plus, sur l'ennemi du dehors pour sauvegarder ses privilèges ; les « confédérés de Targowica »⁴, auxiliaires véhéments de Catherine II, sollicitent une intervention armée. Grâce à eux, voici l'invasion de nouveau, et le second partage (janvier 1793). La Constitution de 91 est abolie.

Alors se produit l'événement majeur, dont la Confédération de Bar et la Grande Diète n'avaient été que les prodromes : le soulèvement de mars 1794. Cette fois ce n'est plus quelques nobles seulement qui redressent le front. Cette fois c'est le peuple aussi. Enfin la nation qui prend conscience d'elle-même, qui se découvre, avec emportement, une âme commune. Naissance, vraie naissance de la Pologne dans sa réalité vivante, dans l'embrasement de l'unité. Kosciuszko est à la tête de la Résistance ; il a avec lui un général, Dzialynski, un prêtre, Meier, un ouvrier, Kilinski. C'est de Cracovie que part le premier jet de

4. Il est juste d'ajouter que les confédérés de Targowica crurent aux promesses de Catherine II, qui les leurrait de l'espérance qu'elle les aiderait à reconquérir les territoires polonais cédés en 1772 à la Prusse et à l'Autriche.

flamme, dans l'inoubliable nuit du 24 mars où toutes les cloches de la ville sonnent à la volée, où la cité s'emplit de torches. Kosciuszko décrète la levée en masse ; plus question de classes ; les riches comme les pauvres, au combat ; tous les hommes valides, de dix-huit à vingt-sept ans, sont enrôlés et l'abolition du servage est immédiatement effective pour tous les paysans qui prennent les armes contre l'opresseur. Kosciuszko choisit de combattre non dans les rangs de la cavalerie, où sont les nobles, mais parmi les paysans de l'infanterie ; il porte le même vêtement qu'eux, la redingote de toile grise ; il vit avec eux, mange avec eux, dort avec eux. On n'a pas assez d'armes ; mais les paysans ont emporté leurs faux ; et ce sont les fameuses légions des « faucheurs de la mort » qui, balançant leurs lames, coupent les jarrets des chevaux ennemis.

L'armée de Kosciuszko sera écrasée finalement. L'insurrection de 94 aura pour achèvement l'épouvantable massacre de Praga, en novembre. Troisième et dernier partage : 1795. La peau de chagrin s'est évanouie. La Pologne a disparu de la carte. Elle n'est plus rien qu'un nom, qu'un souvenir.

Mais ce nom vit, ce souvenir flambe.

En 1797 Bonaparte autorise Dombrowski à constituer ses légions polonaises ; Dombrowski est plein de confiance — et d'illusions. Kosciuszko sait un peu mieux à quoi s'en tenir sur les desseins de Bonaparte. La Pologne ne servira guère à l'Empire que de réservoir d'hommes ; le sang des Polonais, pendant des années, coule pour « saouler le Minotaure » (Michelet). Napoléon a rétabli une Pologne fictive. Avec les traités de 1815, la pierre du sépulcre, à peine un instant soulevée, retombe sur Lazare. Il ne sub-

siste de la Pologne que la dérisoire enclave de Cracovie. La nation ensevelie attend, espère.

1830, 29 novembre, sept heures du soir : les élèves de l'Ecole des Cadets de Varsovie se jettent, par surprise, sur le palais du vice-roi ; le faubourg de Praga se soulève ; la révolte est dans les casernes. C'est plus qu'une insurrection, c'est une guerre ; une guerre qui durera plus d'un an. Mais, le 7 septembre 1831, Varsovie tombe, une fois de plus.

Cette Pologne étouffée, déchirée, rien ne vient à bout de son espérance. Et Michelet raconte que dans tous les villages on parlait, le soir, du général Bem qu'on avait vu, pendant le combat, si merveilleusement courageux, riant au milieu de la mitraille, jamais blessé, invulnérable. Où était-il ? Quand les cloches sonnaient, le dimanche, c'était un immense murmure à travers la plaine : « Écoutez ! Écoutez ! Elles l'appellent ! Bem ! Bem ! Bem ! Il va revenir ; il revient ; il est là ! »

En février 1846, soulèvement de Cracovie. L'Autriche le maîtrise avec une férocité sans exemple.

Le 22 janvier 1863, de nouveau, à Varsovie, le cri : « Aux armes ! » Des bataillons s'organisent qui s'intitulent eux-mêmes « légions du désespoir ». On fait de l'artillerie avec les cloches des églises : l'âme de Bem habitera les canons sortant de cet airain-là. Et à cause de quoi, l'insurrection de janvier 63 ? À cause d'un mot de trop dans un journal dévoué aux Russes, qui s'imprimait à Varsovie. Les recrues de l'année, avait osé dire cette feuille, étaient parties avec « satisfaction », avec « gaieté » ! « Honneur, écrira Montalembert, honneur au peuple que l'injure morale révolte plus que les supplices matériels. Esclaves ? Soit !

Mais reconnaissants, mais satisfaits ? Non ! Victimes, oui ; mais pas complices ! » Et, encore cette fois, l'insurrection sera brisée : 1794, 1830, 1846, 1863, en vain ! toujours en vain !

Mais ils ont eu raison de « tenir », ces combattants jamais las ; et la nuit s'est défaite tout de même ; et la patrie a reparu, irrésistible.

*

* *

Dans ce raccourci beaucoup trop sommaire, naturellement, de l'histoire polonaise, du moins nous avons aperçu les grandes lignes capitales, les reliefs les plus accusés ; et nous savons maintenant l'essentiel, l'aventure inouïe et terrible. Ce qui est arrivé à la Pologne, c'est qu'elle a traversé la mort. Il y a eu cette chose jamais vue dans le monde : une nation engloutie, qui était là et qui n'est plus là ; morte, et impossible à tuer ; supprimée, et présente, et prodigieusement présente justement dans le scandale de son absence.

Le voilà, ce qui s'est produit. C'est cela qui confère à la Pologne son caractère unique. Nation marquée d'un signe à la fois nocturne et lumineux. Et c'est depuis le premier partage que la Pologne s'est mise à prendre, pour les Français, existence, consistance.

Certes, on savait bien ce que signifiait la « politique » des princes (et Machiavel n'avait fait qu'observer, enregistrer) : une jungle ; une mêlée furieuse ou sournoise de fourberies et de coups de force. Mais à l'occasion de la Pologne, et sur sa chair même, quelque chose s'accomplis-

sait de tellement énorme dans l'ignominie, de monstrueux à ce point qu'il y eut en France un frisson. Une limite invisible avait été franchie. Ce crime-là, non ! Il était si gros qu'il ne « passait » plus. Et il faut croire que la France a l'esprit fait d'une certaine manière à part, qu'elle a plus de naïveté que d'autres, plus d'enfance (ou d'esprit d'enfance), une certaine façon de tenir encore à des préjugés que raillent les « sages » ; en tout cas c'est chez elle, c'est en France — le fait est là — que le contre-coup du drame polonais a retenti le plus fort ; la France a résonné ; un écho géant, et interminable.

Ce n'est pas du tout que la France connût particulièrement les Polonais ; je l'ai dit au début de cet entretien : les Français dans leur ensemble, disons dans leur immense majorité, ne savaient pas grand-chose de la Pologne, et même, en vérité, à peu près rien. Mais à la nouvelle de ce qui se passait là-bas, dans cette région imprécise, de l'Est ou du Nord, la France a ressenti comme un choc, une commotion, une blessure. C'était affreux, ce qu'on faisait à ces gens ; il n'y avait pas moyen de le supporter.

Voyez-vous, c'est la même sorte d'émotion que celle qui vint saisir la France, plus tard, au moment de ce qu'on appela l'Affaire Dreyfus. Pas un Français sur cent mille qui connût personnellement le capitaine Dreyfus ; on ignorait tout de lui, dans la foule ; et pourtant la France prit feu, parce que ce monsieur Dreyfus subissait une injustice affreuse, parce qu'il était victime d'une machination infernale.

La France ? J'ai tort de m'exprimer ainsi, sans nuances. Il faut toujours dire la vérité, en Histoire, même si cette vérité nous est désagréable. Telle quelle, la vérité

comporte toujours un enseignement. De même que, dans l’Affaire Dreyfus, parmi ceux qui étaient contre cet innocent, outre les gens de bonne foi, il y a eu, chacun le sait, la petite poignée des indignes, des déshonorés, ceux qui mentaient avec un sombre acharnement, de même, envers la Pologne, il y a eu aussi, hélas ! une anti-France.

Il est passablement horrible, par exemple, de constater l’attitude d’un Voltaire. Voltaire rampe devant les puissants ; il a reçu de Frédéric II des nasardes auxquelles il répond par un surcroît de flagornerie ; il fait avec Catherine II, sous prétexte d’un commerce de montres, de très fructueuses affaires. Dès le 6 juillet 1771 (le premier partage aura lieu, ne l’oublions pas, l’année suivante), Voltaire glisse à l’Impératrice ces mots comme une invite : « J’ai un petit démon familier qui me dit tout bas à l’oreille que vous pacifierez la Pologne » ; cette « pacification » concerne les confédérés de Bar, soulevés, comme on sait, pour la liberté de la Patrie. Habile, Catherine avait imaginé de présenter son invasion de la Pologne comme une entreprise « religieuse » pour certains, « philosophique » pour d’autres ; mais je laisse ici la parole à Michelet — lequel n’est pas plus suspect que Voltaire même d’une excessive partialité en faveur du catholicisme : Catherine II, déclare Michelet, venait de spolier « les biens des monastères russes ; elle n’était pas sans inquiétude. Elle imagina de lancer la Russie dans une guerre religieuse, de faire croire aux paysans qu’il s’agissait de défendre (en Pologne) leurs frères du rite grec. Elle vient au secours de la liberté religieuse, *qui n’est pas opprimée*. » Et Michelet poursuit : « Athée, elle prêche la croisade » ; sur son ordre « des villages entiers sont torturés, sont brûlés vifs, au nom de la tolérance.⁵ » Et Voltaire,

qui saisit les consignes à demi-mot, surtout lorsqu'elles rejoignent si parfaitement ses propres méthodes, Voltaire se dépense (mais on le remboursera) avec un zèle admirable. Il lance un premier pamphlet : *Sur les dissensions des Églises de Pologne*, où il s'emporte contre les « calomnieurs » qui prétendent que l'Impératrice voudrait « profiter des troubles de la Pologne pour s'agrandir » ; honte à ces infâmes qui dénaturent les intentions, si magnanimes, de la souveraine ! Son armée « n'a paru que pour protéger les dissidents » et pour défendre « la tolérance ». Second pamphlet de Voltaire, l'année suivante : *Discours aux Confédérés* ; de quel droit, demande-t-on, les troupes russes sont-elles entrées en Pologne ? Réponse : « Du droit dont un voisin apporte de l'eau à la maison de son voisin qui brûle ; du droit de l'amitié, de l'estime ; du droit de faire du bien quand on peut. » Conclusion : « Catherine II la tolérante est la protectrice du genre humain. » Voltaire aura tort de laisser trop voir les raisons de l'exécration qu'il porte aux Polonais ; il se découvrira, imprudemment, dans son article : « Schisme » du *Dictionnaire philosophique* ; on l'y verra parler de la démente des Polonais, ces aliénés, ces hydrophobes, atteints d'un mal qui leur vient, dit-il, « de Palestine » ; l'Impératrice de Russie, bienfaisante, a tenté sur eux une cure charitable, leur envoyant « cent mille chirurgiens pourvus de lancettes et de bistouris ». En vain ! Leur rage est irrémédiable.

Des Français, spontanément, étaient allés se battre aux côtés des confédérés de Bar. Voltaire en exprime ses profonds regrets à Catherine : « J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Welches n'ont jamais été trop sages ! » « daignez ob-

server, Madame, continue-t-il, que je ne suis point Welche ; je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais Russe.» (18 octobre 1771).

Frédéric II lui a envoyé un échantillon d'un poème héroï-comique en six chants et dont il est l'auteur ; cela s'appelle *La Pologniade* et concerne « toute cette multitude imbécile dont les noms se terminent en ki » ; et Voltaire de se récrier d'admiration. Bravo ! dit-il au roi de Prusse, bravo pour « votre très philosophique poésie qui dit si plaisamment les choses les plus vraies » ! (6 décembre 1771). Et quand le partage est accompli, Voltaire ne se tient plus de joie, il exulte. À Frédéric II : « On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, car il y a là du génie ! » (18 novembre 1772). Cette Pologne, c'est le « gâteau des rois », on peut le dire, « et la fève a été coupée en trois parts » ! (16 octobre 1772). Et comme Voltaire est tout autre chose qu'un amuseur, et qu'il a son travail à faire, rémunéré, il n'y manque pas, et il avertit le roi de Prusse d'avoir à se tenir sur ses gardes, du côté de la France : « On prétend que parmi ces Français si babillards, il s'en trouve qui ne disent mot et qui n'en agissent pas moins sous terre. »

Le parti « philosophique » rendait à la politique prussienne et russe d'éminents services. On l'utilisait pour diriger au mieux l'opinion des classes « éclairées » en France. On le chargeait d'expliquer que cette Pologne en décomposition était comme un foyer de pourriture en Europe, sur lequel il convenait de jeter au plus tôt des pelletées de terre ; qu'au surplus la Pologne « intolérante » constituait un permanent scandale pour les esprits affranchis ; et qu'enfin ces « factieux » mettaient en péril l'ordre

établi par les Cours : la Sainte-Alliance des monarques se devait à elle-même de faire front contre d'aussi dangereux agitateurs.

Diderot ira dès 1773 féliciter Catherine de ses triomphes, et la remercier aussi de ce geste aimable qu'elle a eu — et que Voltaire signale, avec une amertume jalouse, dans son *Discours aux Confédérés* : l'Impératrice n'a-t-elle pas « acheté cent cinquante mille francs la bibliothèque de Diderot » et elle lui « en a laissé la jouissance » ? Quant à Grimm, il est magnifiquement et régulièrement appointé par la Cour de Russie. C'est pourquoi la Confédération de Bar devient sous sa plume (*Correspondance littéraire*, janvier 1773) un « ramas de toutes sortes d'aventuriers, d'intrigants et de brigands, encouragés par le fanatisme des moines et l'imbécillité du peuple » ; « sans plans, sans talents, sans autre projet que celui de piller — ajoute le Baron — ils se sont fait battre trois ans de suite partout où ils se sont montrés. » Dans le même fascicule de sa *Correspondance littéraire* (janvier 1773), Grimm écrira d'ailleurs ces mots qui nous sont précieux, et où se fait jour la « philosophie » du clan : « Les hommes en général ne sont pas plus faits pour la liberté que pour la vérité quoiqu'ils aient ces deux mots sans cesse à la bouche [...]. Ces biens [...] appartiennent à l'élite du genre humain [...]. Le reste est né pour la servitude et pour l'erreur. »

Bernardin de Saint-Pierre, qui ne saurait être en reste, rédige un petit écrit officieux où un « vieux paysan polonais » adresse à Catherine cette supplication larmoyante : « Grande impératrice ! [...] Étendez votre humanité aussi loin que votre puissance. » Autrement dit : hâtez-vous d'envahir le sol de la Pologne.

Après ce coup d'œil sur les comportements de Voltaire et des siens, on comprend mieux le sens de ce texte trop peu connu de Robespierre, et qui mériterait d'être moins oublié ; c'est un paragraphe du Rapport que Robespierre fit à la Convention, le 18 floréal, et voici ses paroles sur l'Encyclopédie :

Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple ; en matière de morale, elle alla beaucoup au delà de la destruction des préjugés. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt des livres contre la Cour et tantôt des dédicaces au Roi, des discours pour les courtisans et des madrigaux pour les courtisanes [...]. On leur doit, en grande partie, cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût [...], le monde comme le patri-moine des fripons adroits.

Par bonheur, face à ces gens-là, voici Jean-Jacques.

En 1771, Wielhorski, chargé à Paris des intérêts de la Confédération de Bar, et qui n'avait trouvé, à la Cour, qu'un chétif accueil, eut l'idée d'aller demander au vieux Jean-Jacques, dans son quatrième étage de la rue Plâtrière, des conseils pour son pays. Jean-Jacques est soupçonneux ; et il a de quoi l'être. Wielhorski a du mal à gagner sa confiance ; il l'obtient pourtant, et Jean-Jacques l'écoute, et s'émeut, et il va se mettre à l'ouvrage, et, en avril 1772, son travail sera prêt ; quinze chapitres minutieux, dans lesquels il a mis tout ce qu'il peut avoir d'intelligence et de bonne volonté : *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*

et sur sa Réformation projetée.

Je n'entrerai pas dans l'examen détaillé de ce très remarquable ouvrage ; retenons-en du moins quelques points. À sa manière, Jean-Jacques dit carrément la vérité : d'abord la défense nationale, d'abord la délivrance : *Vous ne serez jamais libres tant qu'il restera un soldat* (étranger) en Pologne ; soyez vigilants, *et bien persuadés que vos ennemis n'épargneront rien pour corrompre vos gens en place.* Attention à l'argent, et à son terrible pouvoir ! *L'argent n'est pas la richesse, il n'en est que le signe ; ce n'est pas le signe qu'il faut multiplier, mais la chose représentée.* Attention aux « mondains » et aux gens d'affaires : *que leur importe à quel maître ils obéissent ! Pourvu qu'ils trouvent de l'argent à voler [...], ils sont partout dans leur pays.* Ce qui vous est demandé, Polonais, c'est un effort encore plus intérieur qu'extérieur ; la liberté n'est pas une disposition passive ; elle requiert un constant courage. Réformez-vous selon l'équité. On vous laissera faire, car la démocratie *passé dans toutes les cours pour une manie de visionnaires qui tend plus à affaiblir qu'à renforcer un État* ; les « réalistes » en politique *ne reviendront jamais d'un préjugé fondé sur le mépris dont ils se sentent dignes et sur lequel ils apprécient le genre humain.* Profitez donc de leur aveuglement. Un peuple libre, et qui a, le sens civique, est un peuple invincible. Devenez ce peuple, et les tyrans autour de vous s'apercevront de ce que c'est que l'armée d'une nation qui lutte pour son idéal ; non plus armée de mercenaires, mais l'armée de la nation, la nation elle-même armée, la nation debout !

Quand s'annoncera le second partage de la Pologne, la Cour de France, où domine l'Autrichienne Marie-An-

toinette, donnera ordre à notre ambassadeur à Varsovie de rester immobile. Abstention totale. La France officielle se désintéresse. Mais Catherine redoute nos assemblées révolutionnaires. Elle voit la Législative décerner à Kosciuszko le titre de citoyen d'honneur de la République française. Le 1^{er} février 1793 l'impératrice écrit ces mots intéressants : « Il faut exterminer jusqu'au nom des Français » ; et c'est vrai que le mot « Pologne » prenait alors en France, de plus en plus, cette valeur de symbole, cette charge électrique qu'il ne cessera d'avoir pendant des années. La nation française sentait là-bas, au bout de l'Europe, cette autre nation comme elle-même prenant conscience de son identité. Et tandis que Louis XVI et Marie-Antoinette poussent les Girondins à la guerre dans l'espoir que la France sera rapidement écrasée — et la Révolution jugulée, du même coup — Catherine envoie de l'or à Simoline, son ambassadeur à Paris, pour qu'il tâche d'acheter tout ce qu'il pourra de voix et de consciences à l'Assemblée. Elle entretient aussi des agents secrets, Potocki par exemple, qui se fait introduire au Club des Jacobins par le duc de Chartres (le futur Louis-Philippe), et l'immonde Méhée de La Touche, rédacteur en Pologne de la *Gazette de Varsovie*, collaborationniste, et qui parviendra à se glisser dans la Commune comme secrétaire, et deviendra même sous-chef au Ministère des affaires étrangères.

Cependant la Convention est impuissante à aider la Pologne ; on sait combien était tragique alors la situation militaire de la France. Robespierre, quant à lui, loyal, ne fait aucune de ces promesses qu'il serait incapable de tenir, et Catherine déteste en lui le Français lucide, l'honnête homme incorruptible. Elle respirera quand les Thermido-

riens prendront le pouvoir, amenant le règne des pourris et des lâches.

Ed. Krakowski a raison : l'élan français vers la Pologne, au XIX^e siècle, sera vaguement « teinté de remords ». Et plus encore après 1830. Rappelons-nous l'occasion précise du soulèvement de Varsovie, en novembre 1830 : le 21 octobre, le grand-duc Constantin, vice-roi de Pologne, recevait du tsar l'ordre de mettre sur pied de guerre toutes ses troupes ; la mobilisation devait être achevée le 10 décembre au plus tard. Et pourquoi, contre qui, ces préparatifs de combat ? Le tsar avait décidé d'intervenir en France. Il n'admettait pas le renversement de Charles X. Attentat contre la sécurité des trônes. La solidarité monarchique, selon lui, devait jouer. Il était résolu à « rétablir l'ordre » en France. En décembre, ses armées devaient s'ébranler pour ramener à la raison les Français coupables d'avoir secoué le joug. Et l'armée polonaise devait constituer son avant-garde, ses troupes de choc. Alors Varsovie s'insurge, et la foule brandit nos couleurs, le drapeau tricolore, et sur ces drapeaux se lit l'inscription : « Liberté pour vous et pour nous ! » La Pologne soulevée fait barrage, de sa poitrine, devant la menace dirigée contre nous.

Nous les laisserons cependant périr, ces combattants qui nous aimaient. Et je reconnais, certes, qu'il était bien malaisé de les soutenir, que notre armée était faible, qu'aller au secours des Polonais c'était jeter l'Europe entière dans l'embrasement. Mais certaines paroles, du moins, officielles, n'auraient jamais dû être prononcées. Atroce, pour ces Polonais dressés devant la mort pour nous comme pour eux, atroce d'entendre un Casimir Perier — l'homme « à poigne », l'homme de la répression, l'homme qui s'était

chargé à Paris et en France de mater ceux-là même dont le sacrifice l'avait porté, lui et son groupe, au pouvoir — atroce de l'entendre déclarer d'un ton grandiose, et en présence de La Fayette : « Le sang de la France n'appartient qu'à la France. » (13 mars 1831.) Encore plus triste, et positivement immonde, la trop fameuse déclaration à la tribune, 16 septembre 1831, du général Sebastiani : « L'ordre règne à Varsovie ! » — l'« ordre » ! c'est-à-dire en vérité l'immobilité de la mort, la paix du sépulcre, le silence des cadavres.

Tandis que la cavalerie chargeait dans les rues de Paris contre la foule indignée, Lamennais publiait, dans *L'Avenir* du 17 septembre 1831, un grand article éclatant : « Peuple de héros ! Peuple de notre amour ! Te voici dans la tombe que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée ! Mais cette tombe n'est pas vide d'espérance. Sur elle il y a une croix, une croix prophétique, qui dit : Tu revivras ! »

Une *Société littéraire polonaise* se fonde à Paris dès l'année suivante (et Mickiewicz et Chopin en feront partie) ; un journal, *Le Polonais*, est lancé, et Montalembert écrit l'article de tête du premier numéro, en juillet 1833 : « La Pologne est restée pure et sainte, comme le type de la liberté et de la justice presque partout profanées... Tous ceux qui ont gardé le sens de la dignité humaine ne peuvent que la vénérer. » Et Montalembert de rappeler cette réponse faite par le pape Paul V à des pèlerins polonais qui lui demandaient des reliques : « Pourquoi m'en demandez-vous à moi ? Ramassez de votre terre. Il n'y en a pas une poignée qui ne soit une relique de martyr. »

Le gouvernement de Louis-Philippe se détourne de

plus en plus de cette Pologne compromettante. Après tout, ces Polonais ne sont que des mécontents, des frondeurs, des émeutiers ; et Louis-Philippe, dont le gouvernement a pris naissance grâce à des barricades, n'a qu'un souci : faire oublier par les cours d'Europe sa fâcheuse origine. Les catholiques royalistes du groupe de *L'Invariable* détestent de même ces Polonais coupables de réclamer la liberté ; et *L'Invariable* apprécie comme suit le *Livre des Pèlerins polonais* : ouvrage « composé à Bicêtre et traduit à Charenton ».

En 1851, le célèbre Romieu, Romieu-Trimalcion, qui appelle sur la France le « canon russe » pour mater les foules ouvrières, Romieu, dans son *Spectre rouge*, déchire d'une haine furieuse « nos frères » — comme il dit avec une grimace ricanante — « nos frères » les bons « faucheurs » polonais, « prêts à tout saccager au nom de l'égalité ». On verra mieux encore : non plus un journaliste irresponsable, non plus un simple pamphlétaire, mais le propre ministre des affaires étrangères de Napoléon III, Billault, qui, le 6 février 1863, répondant aux députés de l'opposition soucieux d'obtenir un mot au moins du gouvernement en faveur des Polonais une fois de plus debout et sanglants, déclarera, avec un dur sourire satisfait : « Le Gouvernement de l'empereur est trop sensé pour fournir aliment à des passions insurrectionnelles. »

Grâce à Dieu, tout de même, en regard de ces hontes, voici notre Hugo, dès 1831, dans la dernière pièce de ses *Feuilles d'Automne*, montrant avec horreur Varsovie éventrée ; en 1835 il publie dans ses *Chants du Crépuscule* les seize vers frémissants, et si souvent cités, sur la nation-martyre :

*Pâle, et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne, hélas, te voilà donc liée
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée
... tes mains...*

Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix...

En 1846, il adjure le pouvoir de ne pas reconnaître ce qu'on nomme si aisément, si scandaleusement, « le fait accompli ». Sous la menaçante présidence de Louis Bonaparte, voici Michelet et son admirable portrait de Kosciuszko : *Une générosité sans borne ni mesure, et par delà la raison ; un cœur net comme l'acier, ... une douceur, une facilité d'enfant. Il se donna, ce fut tout, demandant trop peu aux autres et se contentant de mourir ;* peut-être, dit Michelet, Kosciuszko manqua-t-il de dureté, hésitant pour sauver son pays devant ces moyens effrayants auxquels dut recourir, chez nous, le Comité de salut public; ces défauts qu'il avait, si nobles au fond, « nous les retrouvons bien des fois dans les héros » de sa nation ; *si Kosciuszko eût été autre, il n'eût pas représenté d'une manière si complète toute l'âme de son pays... Je ne sais si ce sont des taches, mais il fallait qu'elles fussent en ce caractère... Et nous t'embrassons d'autant plus, pauvre vieux drapeau !* Et voici Hugo encore, le 29 novembre 1852 : *Nous te saluons, peuple polonais, bon peuple... ô Job des nations !* Et voici, en 1863, au lendemain des cyniques paroles du ministre Billault, voici le père Gratry rappelant qu'au-dessus de ce que l'on nomme raison d'État, il y a ces blessures faites à la justice et qui empoisonnent le monde. *Le crime public, dit le père Gratry, diffère du crime privé en ceci seulement : qu'il est mille fois plus énorme ; il faut en finir avec les grandes iniquités qui nous maintiennent sous la nuit.* Et,

citant l'abbé Pereyve, il déclare intolérable qu'il y ait, *au cœur de l'Europe*, cette nation *partagée et possédée par droit de simple brigandage, continuellement écrasée dans le détail, et périodiquement égorgée en grand*. Et c'est lui encore qui trouve cette formule, profonde et grave : *Tant quelle ne l'aura pas maudit et réparé* (ce crime commis sur la Pologne) *l'Europe restera en état de péché mortel*.

Montalembert, dans un écrit du 20 février 1863, fait honte à ses coreligionnaires dont beaucoup restaient immobiles : « Je n'admets pas, dit-il avec force, qu'il faille que l'Eglise soit directement en cause pour que les catholiques soient tenus de se dresser... La justice doit suffire, et aussi l'honneur » ; « si les catholiques ne savaient s'émouvoir [...] que pour leurs propres intérêts, il faudrait rougir de la petitesse de leur cœur ! »

Comme il a raison ! Il ne s'agissait pas, dans l'affaire polonaise, de préférences religieuses, de partis pris confessionnels. Sans doute la Pologne est chrétienne, mais à côté de ces chrétiens qui militaient pour elle, les Lamennais, les Montalembert, les Gratry, ne voyons-nous pas cette légion d'écrivains non catholiques, depuis Jean-Jacques, en passant par Armand Carrel jusqu'à Victor Hugo et Michelet ; et nous avons, en cours de route, aperçu dans leur coin sordide ces catholiques conservateurs comme ceux de *L'Invariable* qui bafouaient les héros de Pologne.

En vérité la question polonaise est une de celles où l'on voit s'accomplir, en pleine lumière, les discriminations ; une de ces questions-pierre de touche, où se révèle le fond des cœurs ; une de ces occasions solennelles où l'on reconnaît les âmes vivantes, et les âmes mortes.

D'un côté, ceux qui n'ont d'estime et de penchant

que pour la force; les habiles, les « réalistes », les « intelligents » ; ceux pour qui — comme écrit Benda — « l'attachement à un idéal supra-temporel est la plus surannée des niaiseries », ceux qui rejettent avec dérision cette « terminologie morale » dont ils déclarent qu'elle ne saurait « pas plus s'appliquer en politique qu'en physique par exemple », ceux qui lèvent les épaules devant ces « billevesées », comme parlait Veuillot, qui s'appellent Justice, Progrès, Unité humaine, ceux qui disent : « diviser pour régner » et « politique d'abord ! » ; l'école de Machiavel, de ceux « à qui on ne la fait pas », des malins, des adroits, de Casimir Perier, de M. Thiers et de cet autre, l'homme de la « France seule », les « affamés de petitesse ».

Ils nous nient.

Je me demande ce qu'eût été la France si elle n'avait jamais compté sous son nom que des êtres aussi vils et aussi misérables ; et comment Shakespeare aurait pu songer un instant à l'appeler « le soldat de Dieu », et comment Morgan aurait pu écrire : « La France est une idée nécessaire au monde » ?

Si elle l'est, c'est parce qu'en face de ces négateurs et de ces faussaires, il y a ceux qui pensent, avec Victor Hugo qu'on finira bien par découvrir *un jour cette chose étrange : que la vérité n'est pas imbécile, que le bien a du bon, que l'homme fort c'est l'homme droit et que c'est la raison qui a raison* ; ceux qui pensent avec Michelet, que *la justice n'est pas seulement la garantie de toute société* mais qu'elle en fait *la réalité, le fond et la substance* ; ceux qui pensent, avec l'âme humaine et sa réclamation essentielle, que Dieu existe et que la seule réalité, c'est Lui, parce qu'Il n'est pas autre chose que la Justice, et le Bien, et l'Amour,

et que le mal, par conséquent, ce n'est pas simplement le mal, mais c'est aussi, et inévitablement, le malheur ; ceux qui savent que la Liberté est notre grandeur, que l'Égalité est notre condition, que la Fraternité est la conscience prise de ceci que nous sommes tous les fils du même Père ; ceux qui, à propos de la Pologne justement, pensent ce que professe avec toute l'autorité de son caractère sacré celui qui, il y a quelques mois, écrivait ici-même, en Suisse : *La Pologne n'a que son droit. C'est-à-dire rien. Nous répondons : c'est-à-dire tout !*⁶

*

* *

Si la Pologne nous a aimés, nous les Français, si elle nous a fait cette profonde et poignante confiance, ce n'est pas pour une autre raison que pour cette ressemblance entre nous devinée, pressentie. Elle aussi, tout ce que croyaient les meilleurs d'entre nous, elle le croyait semblablement, de toute son âme. La Pologne a prouvé qu'elle sait penser au-dessus d'elle-même. La Pologne fait la guerre, quand il le faut, mais sans l'aimer ; elle la fait sérieusement, en y mettant toute sa force, quand il n'y a pas d'autre moyen pour sauver la Justice, quand l'évidence de la Justice est pour ainsi dire surnaturelle ; et laissez-moi, à ce propos, vous citer encore quatre vers étonnamment beaux, de Victor Hugo :

*Car la guerre est rude et folle ;
Pour la faire honnêtement
Il faut une certitude*

6. Ch. Journet, dans *Nova et Vetera*, avril-juin 1944.

*Prise dans le firmament.*⁷

La Pologne est sans haine. Rappelez-vous ce cours de Mickiewicz dont Michelet sortit un jour bouleversé ; Mickiewicz avait parlé de la Russie dont les armées, si souvent, avaient ravagé sa patrie, et il disait qu'il ne fallait pas haïr, qu'il fallait à tout prix, eux Slaves, comprendre, aimer cette grande sœur slave (et vous saviez combien Mickiewicz aimait Pouchkine par exemple). Et Montalembert lui aussi dira en 1863 : la Russie des Catherine et des Nicolas n'est pas toute la Russie, tant s'en faut ! « nation qui recèle en son sein tant d'éléments précieux pour l'avenir du monde » ; « il y a autre chose en Russie que ces écrivains salariés qui inondent certains journaux français de leurs correspondances, autre chose que ces belles dames qui s'en viennent danser dans nos salons officiels tandis qu'on égorge les Polonais ! »

Mickiewicz n'acceptait pas qu'on vît dans son pays un « pion » sur le fameux « échiquier diplomatique », ou un « bastion », comme disent certains, un « bastion de l'Occident contre l'Orient », une « marche avancée de la Latinité » (« Latinité » ! mot dont on sait trop aujourd'hui ce qu'il a recouvert de calculs immondes). La Pologne n'est pas contre l'Orient. Pas un mur, un pont. Elle sert et veut servir à l'unité des hommes.

Ah ! nous Français nous ne l'avons jamais mieux comprise et jamais sentie plus proche, cette Pologne, que depuis l'heure où nous avons passé, à notre tour, par où elle avait passé la première ; où nous avons connu, nous aussi, cette horreur de voir la patrie possédée, occupée, lacérée, mais refusant l'abjection et tendue vers la délivrance. La

7. *Romancero du Cid*, IX.

Pologne aussi, dit Paul Claudel, est « un de ces peuples qui ne subissent pas une destinée mais qui épousent une vocation »⁸.

Et je voudrais achever cet entretien par la lecture de deux textes, de Paul Claudel précisément ; les deux plus beaux, peut-être, de ceux que cette brève enquête m'a permis de rassembler.

Voici d'abord, dans *Le Pain dur*, la Polonaise Lumîr, la combattante, la désespérée héroïque :

Il y a un sillage derrière moi que la mer ne suffit pas à disperser. La Pologne, pour moi, c'est cette raie rose dans la neige, là-bas, pendant que nous fuyions, chassés de notre pays par un autre plus fort.

Cette raie dans la neige, éternellement !

J'étais toute petite alors, blottie dans les fourrures de mon père. Et je me souviens aussi de cette réunion, la nuit, alors que la révolte commença. Mon père me prit dans mon lit et m'apporta au milieu de ces hommes armés... Et il me leva tout debout, comme il aimait à le faire, mes deux pieds dans ses fortes mains, toute droite dans ma longue chemise blanche... Comme une petite statue de l'Espérance et de la Victoire!

Et tous ces hommes fiers autour de moi, les sabres dégainés, criant hurra !

[maintenant] ... Rien autour de moi que la pluie sempiternelle, ou ce soleil blanc plus effrayant que la mort, qui ne montre rien autour de moi que des figures aussi vaines que le sable, un peuple d'ombres... Le torrent qui passe, et personne absolument de qui je sois connue ; rien que la rumeur éternelle de ces bouches sans aucun sens qui

8. *Contacts et Circonstances*, p. 183.

parlent en une langue étrangère.

[alors] ... Je vais vers ma patrie terrestre... Là où je ne sois plus une étrangère, avec ceux-là qui sont d'une même race que moi... Mon âme, voici que je la leur apporte, comme un prisonnier lié par tous les membres, qui cherche son frère dans la nuit avec la bouche, une figure humaine dans la nuit pour lui donner ce pain à manger qu'il tient entre les dents !

Et Fausta, enfin, celle, dans la Cantate à trois voix, qui chante le Cantique du Peuple divisé :

Dites ! qui me rendra l'espace libre et cet âpre coup de vent de la liberté...

Ah ! qui ne parle de liberté ? Mais pour comprendre ce que c'est, il faut avoir été captif, et hors la loi et avoir fui !...

... Ma patrie !... cette mer de blé obscurément, plus paisible que la soie, qui déferlait à mes pieds... vague à vague... C'est la terre profonde... qui soupire et qui déferle en un seul flot ! un tel déluge de toutes parts de la vie respirante...

Entre l'Orient et l'Occident, là où les eaux se partagent sans pente,

Au centre de l'Europe, il y a un peuple divisé...

Au centre de trois peuples, il y a un peuple submergé.

Dieu l'a voulu ainsi afin qu'entre l'Est et l'Ouest... il y ait un sacrifice perpétuel et un peuple selon son cœur...

Ni la nature n'en a fait une seule chose, ni le sang, ni l'autorité, ni la coutume, ni aucun intérêt de ce monde...

Mais seulement une volonté commune et l'amour, et les cœurs de ces trois multitudes qui désirent l'une vers

*l'autre,
À la ressemblance des trois Eglises,
Un seul peuple dans les trois Vertus,
Dans la Foi, et la Charité, et l'Espérance, hors de
tout espoir humain.*

Neuchâtel, avril 1945

Postface

Réflexions sur *Les écrivains français et la Pologne*

Un florilège que cette conférence « écrite » par l'auteur. A ma connaissance peu de ses fameuses conférences feront l'objet d'une écriture (préalable, comme *Ma conviction profonde* ou *a posteriori* comme celle que nous venons de lire, mises à part les transcriptions de plusieurs conférences prononcées au Caire et publiées ensuite sous forme d'articles).

Intéressant tout d'abord son avant-propos. Sainte-Beuve rejoint Sanguier comme maître en expressions orale et écrite : « Il faut écrire le plus possible comme on parle, et ne pas trop parler comme on écrit ». Intéressant qu'à ce sujet il ait préféré citer l'auteur de *Mes poisons* plutôt que son mentor d'avant-guerre. Intéressant car je suis de plus en plus persuadé qu'en cette période d'immédiate après-guerre, Henri Guillemin opéra une sorte de conversion dans sa vie publique et professionnelle et prit des options relativement radicales, liées peut-être au refus de sa candidature à la Sorbonne..

Ici, sur le fond, l'intention est louable : rendre justice à une certaine Pologne, libre et indépendante, qui à peine sortie du joug hitlérien se verra offerte à Staline à Yalta. Quelques fractures historiques, quelques tentatives, depuis le dix-huitième siècle, marquent les essais de cette nation

pour (re)trouver la liberté. HG les cite, chronologiquement. Et à cette occasion fait intervenir les témoins français (certains écrivains, c'est vrai, plus ou moins oubliés même en 1945, d'autres plus politiques qu'écrivains).

C'est l'occasion pour lui d'enfoncer quelques clous, on y retrouve son aversion (le mot est faible) pour les « encyclopédistes », Voltaire en tête, mais aussi Diderot, Grimm (auxquels il assimile, un peu vite, Bernardin de Saint-Pierre) tous obséquieux courtisans d'un despotisme « éclairé ». Le trafiquant Voltaire n'en sort évidemment pas grandi. Il y renouvelle également son estime pour Jean-Jacques Rousseau (sur lequel il a déjà publié les années précédentes, l'essentiel de son travail dans deux forts volumes : *Un homme, deux ombres* et *Les philosophes contre Jean-Jacques* et, en 1937, la suite d'articles, dans la revue *La Vie intellectuelle*, que Patrick Berthier a publiée sous le titre : *Jean-Jacques Rousseau ou « la méprise extraordinaire »**)).

S'il cite positivement Lamennais et Michelet c'est qu'il n'a pas encore revu ses idées sur eux. Mais, sans doute, à mon avis, le plus intéressant est la place qu'il fait à Robespierre à propos des encyclopédistes : « Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple ; en matière morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes... ». On comprend mieux l'estime qui va grandir, en lui, pour ce Robespierre pur mystique rousseauiste et incorruptible politique.

C'est la première fois, à ma connaissance, qu'il le mentionne ainsi, et commente son comportement de

* Editions d'Utovie, 2014.

l'époque, qui déplaît fortement à l'impératrice de Russie Catherine II : *Robespierre, quant à lui, loyal, ne fait aucune de ces promesses qu'il serait incapable de tenir*. Et, concomitamment, HG publia en mars 1945, dans le *Journal de Genève : Comme disait Robespierre* (les encyclopédistes et la Pologne), une version réduite de cette conférence..

Bien entendu il fait référence à plusieurs reprises aux écrits courageux de Victor Hugo, Montalembert... pour finalement conclure ce qu'il appelle cet « entretien » sur deux longues citations de Claudel extrêmement émouvantes et empreintes d'empathie pour cette Pologne martyre. Sans doute faut-il voir là un élément qui fait mieux comprendre l'attrance que Claudel exerça sur Henri Guillemin, au-delà du style.

Une conférence « de commande », certes, et qui pourrait paraître anodine... mais, au final, très révélatrice du Guillemin de l'époque.

Jean-Marc Carité

**Œuvres de Henri Guillemin
aux Editions d'Utopie**

Zola, légende et vérité
Napoléon, légende et vérité
Lamartine et la question sociale *suivi* de Lamartine en 1848
Connaissance de Lamartine
Un homme, deux ombres (J-J. Rousseau)
« Cette affaire infernale » (J-J. Rousseau)
L'Avènement de M. Thiers *suivi* de Réflexions sur La Commune
La Vérité sur l'affaire Pétain
M. de Vigny, homme d'ordre et poète
L'Arrière-pensée de Jaurès
Flaubert devant la vie et devant Dieu
La Bataille de Dieu
Histoire des catholiques français au XIX^e siècle
Rappelle-toi, petit
L'Histoire du Français
Une Histoire de l'autre monde
Reste avec nous
La face cachée de George Sand
Jeanne dite « Jeanne d'Arc »
L'Homme des Mémoires d'Outre-Tombe
L'Enigme Estherazy
1848, la première resurréction de la République
Claudel et son art d'écrire
A vrai dire
Benjamin Constant muscadin
Les Rougon Macquart
Le « Converti » Paul Claudel
Une certaine espérance
Charles Péguy
Le Coup du 2 décembre
Les origines de La Commune
 Cette curieuse guerre de 70
 L'Héroïque défense de Paris
 La Capitulation

Regards sur Bernanos
Robespierre, politique et mystique
Nationalistes et nationaux
Silence aux pauvres !
Jules Vallès, du courtisan à l'insurgé
La Guerre du Golfe (1991)
1789-1792 / 1792-1794 : les deux Révolutions françaises
Le Général clair-obscur
Hugo et la sexualité
Eclaircissements
L'Engloutie (Adèle, fille de Victor Hugo)
L'Affaire Jésus
Parcours
La Cause de Dieu
Jean-Jacques Rousseau ou la méprise extraordinaire
Précisions
Malheuse Eglise
Pas à pas
Regards sur Nietzsche
Sullivan ou la parole libératrice
Madame de Staël et Napoléon
Lamartine, l'homme et l'œuvre
Vérités complémentaires
Nouvelles et contes
Chroniques du Caire
Par notre faute
L'humour de Victor Hugo
Le « Jocelyn » de Lamartine (version numérique)
Les « Visions » de Lamartine (version numérique)
Demain en France (version numérique)
Les écrivains français et la Pologne (version numérique)

à paraître

Victor Hugo par lui-même
Les Passions d'Henri Guillemin
Emile Zola, sa vie, le sens de son œuvre
(C.E.P. Cahier 39)

HG parle de Rousseau, Voltaire, Rimbaud, Vallès
(C.E.P. Cahier 50)
Réalité et signification de l'Histoire
(C.E.P. Cahier 56)

Les conférences de Henri Guillemin en livres-CD

L'Affaire Dreyfus
Le Fascisme en France
Jaurès
Jeanne d'Arc
Voltaire

Correspondances

La correspondance Paul Claudel / Henri Guillemin
est disponible sur www.utovie.com

Sur Henri Guillemin aux éditions d'Utovie

par Patrick Berthier

Une vie pour la vérité, bibliographie
Une vie pour la vérité, complément (version numérique)
Henri Guillemin tel quel

par Maurice Maringue

Henri Guillemin le passionné

par Patrick Rödel

Les petits papiers d'Henri Guillemin

Actes de colloques

Le moment Robespierre (colloque PHG, 2013)
Henri Guillemin historien et écrivain de la Révolution française
(colloque PHG, 2014)
Henri Guillemin et la Commune, le moment du peuple ?
(colloque LAHG, 2016)

L'enseignement de l'Histoire en péril (colloque LAHG 2021)

Conférences audio-visuelles

Actuellement, la plupart est disponible via la TSR (Télévision Suisse Romande) et consultable sur Youtube.

Coffret Henri Guillemin et La Commune

3 DVD + livre Réflexions sur La Commune
co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Coffret Henri Guillemin et L'Affaire Pétain

3 DVD + livre La Vérité sur l'Affaire Pétain
co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Les associations

Présence d'Henri Guillemin (PHG)

41 rue Sigorgne, 71000 Mâcon

www.henriguillemin.fr

et

Les ami(e)s d'Henri Guillemin (LAHG)

20/22 avenue Aristide Briand, 92160 Antony

www.henriguillemin.org

travaillent à faire connaître l'œuvre de l'historien

Le Fonds Henri Guillemin

réuni par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (CH)

est consultable sur : bpun.unine.ch/pdf/guillemin_inventaire.pdf

retrouvez les œuvres complètes (et les versions numériques)

d'Henri Guillemin sur

www.utovie.com

**Œuvres de Henri Guillemin
aux Editions d'Utopie**

Zola, légende et vérité
Napoléon, légende et vérité
Lamartine et la question sociale *suivi* de Lamartine en 1848
Connaissance de Lamartine
Un homme, deux ombres (J-J. Rousseau)
« Cette affaire infernale » (J-J. Rousseau)
L'Avènement de M. Thiers *suivi* de Réflexions sur La Commune
La Vérité sur l'affaire Pétain
M. de Vigny, homme d'ordre et poète
L'Arrière-pensée de Jaurès
Flaubert devant la vie et devant Dieu
La Bataille de Dieu
Histoire des catholiques français au XIX^e siècle
Rappelle-toi, petit
L'Histoire du Français
Une Histoire de l'autre monde
Reste avec nous
La face cachée de George Sand
Jeanne dite « Jeanne d'Arc »
L'Homme des Mémoires d'Outre-Tombe
L'Enigme Estherazy
1848, la première resurréction de la République
Claudé et son art d'écrire
A vrai dire
Benjamin Constant muscadin
Les Rougon Macquart
Le « Converti » Paul Claudé
Une certaine espérance
Charles Péguy
Le Coup du 2 décembre
Les origines de La Commune
 Cette curieuse guerre de 70
 L'Héroïque défense de Paris
 La Capitulation

Regards sur Bernanos
 Robespierre, politique et mystique
 Nationalistes et nationaux
 Silence aux pauvres !
 Jules Vallès, du courtisan à l'insurgé
 La Guerre du Golfe (1991)
 1789-1792 / 1792-1794 : les deux Révolutions françaises
 Le Général clair-obscur
 Hugo et la sexualité
 Eclaircissements
 L'Engloutie (Adèle, fille de Victor Hugo)
 L'Affaire Jésus
 Parcours
 La Cause de Dieu
 Jean-Jacques Rousseau ou la méprise extraordinaire
 Précisions
 Malheureuse Eglise
 Pas à pas
 Regards sur Nietzsche
 Sullivan ou la parole libératrice
 Madame de Staël et Napoléon
 Lamartine, l'homme et l'œuvre
 Vérités complémentaires
 Nouvelles et contes
 Chroniques du Caire
 Par notre faute
 L'humour de Victor Hugo
 Le « Jocelyn » de Lamartine (version numérique)
 Les « Visions » de Lamartine (version numérique)
 Demain en France (version numérique)
 Les écrivains français et la Pologne (version numérique)

à paraître

Victor Hugo par lui-même
 Les Passions d'Henri Guillemin
 Emile Zola, sa vie, le sens de son œuvre
 (C.E.P. Cahier 39)

HG parle de Rousseau, Voltaire, Rimbaud, Vallès
 (C.E.P. Cahier 50)
 Réalité et signification de l'Histoire
 (C.E.P. Cahier 56)

Les conférences de Henri Guillemin en livres-CD

L'Affaire Dreyfus
 Le Fascisme en France
 Jaurès
 Jeanne d'Arc
 Voltaire

Correspondances

La correspondance Paul Claudel / Henri Guillemin
 est disponible sur www.utovie.com

Sur Henri Guillemin aux éditions d'Utovie

par Patrick Berthier
 Une vie pour la vérité, bibliographie
 Une vie pour la vérité, complément (version numérique)
 Henri Guillemin tel quel
par Maurice Maringue
 Henri Guillemin le passionné
par Patrick Rödel
 Les petits papiers d'Henri Guillemin

Actes de colloques

Le moment Robespierre (colloque PHG, 2013)
 Henri Guillemin historien et écrivain de la Révolution française
 (colloque PHG, 2014)
 Henri Guillemin et la Commune, le moment du peuple ?
 (colloque LAHG, 2016)

L'enseignement de l'Histoire en péril (colloque LAHG 2021)

Conférences audio-visuelles

Actuellement, la plupart est disponible via la TSR (Télévision Suisse Romande) et consultable sur Youtube.

Coffret Henri Guillemin et La Commune

3 DVD + livre Réflexions sur La Commune
co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Coffret Henri Guillemin et L'Affaire Pétain

3 DVD + livre La Vérité sur l'Affaire Pétain
co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Les associations

Présence d'Henri Guillemin (PHG)

41 rue Sigorgne, 71000 Mâcon

www.henriguillemin.fr

et

Les ami(e)s d'Henri Guillemin (LAHG)

20/22 avenue Aristide Briand, 92160 Antony

www.henriguillemin.org

travaillent à faire connaître l'œuvre de l'historien

Le Fonds Henri Guillemin

réuni par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (CH)

est consultable sur : bpun.unine.ch/pdf/guillemin_inventaire.pdf

retrouvez les œuvres complètes (et les versions numériques)

d'Henri Guillemin sur

www.utovie.com